

JAMES PONTI

PRIS AU PIÈGE

FLORIAN BATES ENQUÊTE



hélium

PRIS AU PIÈGE

À tous les libraires : sans vous, notre monde serait bien plus petit. Vous êtes les meilleurs.

Pour la présente édition

© hélium / Actes Sud, 2019

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

helium-editions.fr/

N° d'édition : FI 402

ISBN : 978-2-330-12922-4

Dépôt légal : second semestre 2019

Illustration et lettrage de la couverture : Édith Carron

Conception graphique et réalisation de la couverture : Nicolò Giacomini

Illustration de couverture : Édith Carron

Réalisation : Nicolò Giacomini

Pour l'édition originale, publiée par Aladdin, collection de Simon & Schuster Children's Publishing Division, 1230 Avenue of the Americas, New York, New York 10020 en 2018 sous le titre *Trapped! A Framed! Novel*

© James Ponti, 2018, pour le texte

Tous droits réservés.

JAMES PONTI

Florian Bates *enquête*

PRIS AU PIÈGE

Traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Cécile Chartres

hélium

Florian Bates est un adolescent de douze ans tout ce qu'il y a de plus normal : il va au collège, a des activités extra-scolaires comme tant d'autres... ou presque.

Depuis qu'il a emménagé à Washington avec ses parents, sa vie a changé : il les a aidés à résoudre l'affaire d'un vol d'œuvres d'art, ce qui a attiré l'attention... du FBI ! Florian est donc devenu, par un extraordinaire concours de circonstances, agent spécial du FBI, et il est même parvenu à entraîner dans son sillage Margaret, sa meilleure amie ! Les deux jeunes enquêteurs, désormais inséparables, appliquent aux affaires qu'ils suivent une technique infailible : le GRATIN ! Non, pas ce gratin-là. GRATIN, ça signifie le Guide de Recherche et Analyse de Tout Indice Négligeable. C'est comme ça qu'ils cernent les choses et les gens. L'idée, c'est qu'il suffit d'ajouter plein de petits détails pour découvrir la grande vérité. Mais voilà que leur mentor et ami, Marcus Rivers, qui les protège et les guide depuis leur rencontre, est accusé de comploter. Le sang de Florian et Margaret ne fait qu'un tour !

1.

MYTHOLOGIE DE L'INFORMATIQUE

Tout comme l'habit ne fait pas le moine, on ne peut pas juger un livre uniquement à sa couverture.

Je m'appelle Florian Bates. Si vous m'observiez, vous verriez un garçon de douze ans, et donc un élève de cinquième. Et alors même que vous n'auriez pas tort, ça ne vous avancerait pas tellement. Par exemple, auriez-vous deviné que, en plus de faire mes devoirs et de tondre la pelouse, je suis consultant pour le FBI et je résous des enquêtes avec le département des affaires spéciales ?

Et si vous tombiez sur l'exemplaire de *La Relativité* d'Albert Einstein qui a été emprunté il y a neuf jours à l'annexe Tenley-Friendship de la bibliothèque municipale de Washington DC (BMWDC), vous vous diriez « livre de sciences ». (O.K., peut-être que d'abord, en voyant la photo d'Einstein sur la couverture, vous vous arrêteriez sur sa coiffure démente, mais après vous vous diriez « livre de sciences »). En tout cas, jamais vous ne pourriez imaginer que ce livre a

déclenché un incident diplomatique international impliquant des espions russes, le vol de trésors nationaux, un syndicat du crime européen et une force opérationnelle comprenant le FBI, la CIA et la National Security Agency (NSA).

Et enfin, si vous étiez au courant de notre projet consistant à entrer par effraction dans la Bibliothèque du Congrès sans être repérés par son système de sécurité dernier cri afin de trouver la seule information susceptible de résoudre notre enquête, vous en concluriez que ma meilleure amie – Margaret – et moi sommes complètement marteaux.

À croire que, parfois, on peut juger un livre uniquement à sa couverture.

C'était du délire.

Pour être honnête, ce n'était pas tant un plan d'action qu'une liste d'objectifs presque impossibles à atteindre. Nous en étions conscients. Mais nous n'avions pas trouvé mieux. Nous devons démasquer un espion très bien intégré qui avait passé des années à voler des secrets gouvernementaux. Mais par-dessus tout, nous devons aider Marcus.

Marcus Rivers était à la tête du département des affaires spéciales. Il n'était pas seulement supérieur, il faisait partie de notre famille. C'était aussi un agent hors pair qui n'avait jamais hésité à risquer sa vie et sa carrière pour nous protéger. Nous nous devons de lui rendre la pareille.

À un moment donné pendant l'enquête, nous avons commis une erreur et l'espion s'en était servi pour faire croire que Marcus était coupable de vol, de corruption et d'espionnage. Marcus, qui avait passé toute sa carrière à pourchasser des criminels, était à présent accusé d'en être un.

Aux grands maux les grands remèdes.

— C'est toi le cerveau, dis-je à Margaret alors que nous approchions de la Bibliothèque. Comment on procède ?

— On entre, on trouve ce qu'on cherche et on prouve que Marcus est innocent, répondit-elle.

Je lui adressai un regard en coin.

— Est-ce que tu pourrais être un peu plus précise ?

Elle haussa les épaules.

— Non, je pensais improviser au fur et à mesure.

Je persiste : du délire.

OBJECTIF 1 :

ENTRER SANS INVITATION AU GALA « LES LIVRES, RIEN QUE LES LIVRES » DE LA BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS

D'abord, nous devons entrer dans la Bibliothèque. Nous comptons profiter d'un gala qui se tenait dans le grand hall du bâtiment Thomas Jefferson. Lorsque nous arrivâmes, il y

avait une cinquantaine de personnes en costume chic et robe de soirée qui attendaient de passer les portiques de sécurité.

— Et maintenant ? m'enquis-je.

— Allure et confiance, répondit Margaret comme si c'était une phrase complète.

— De quoi tu parles ?

— J'ai recherché « comment entrer sans invitation à une fête » en ligne et j'ai lu que les deux éléments les plus importants, ce sont l'allure et la confiance. Il faut y croire pour y arriver.

Je portais un smoking et Margaret une robe : pour l'allure, on était bon. Pour la confiance, ce n'était pas encore ça.

— En parlant de tenue, pourquoi as-tu un smoking ? demanda-t-elle.

— Parce que c'est un gala.

— Non, je veux dire : pourquoi est-ce que tu en *as* un ? Tu connais beaucoup de garçons de douze ans qui ont un smoking ?

Mais où voulait-elle en venir ?

— Que je comprenne bien. Tu me prends la tête parce que j'ai un vêtement dont nous avons besoin ?

— Je ne te prends pas la tête. Simplement, je trouve ça... étrange. Déformation professionnelle.

— Mes parents travaillent dans des musées, expliquai-je. Depuis que je suis petit, ils me traînent à tous leurs galas de charité et vernissages. Comme ce sont des réceptions chics, ils m'ont acheté un smoking.

— O.K., je vois, acquiesça-t-elle. C'est aussi une bonne nouvelle. Tu as déjà été à ce genre d'événement, tu seras comme un poisson dans l'eau.

— C'est-à-dire qu'il y a quand même une grande différence entre ces réceptions et celle-ci.

— Laquelle ?

— On avait des invitations.

Elle m'adressa un sourire complice et dit :

— Tu ne vas pas laisser un petit morceau de carton t'empêcher de résoudre cette enquête et de sauver Marcus, si ?

Elle savait toujours y faire pour m'associer à ses combines.

— Non, absolument pas, déclarai-je. Allez, on y va.

Deux files menaient aux portiques de sécurité. Au bout de chaque file se tenait une femme avec une tablette qui vérifiait les invitations. L'une d'elles semblait avoir environ vingt-cinq ans, portait une robe de cocktail noire et des talons hauts. L'autre avait choisi une robe plus longue et des chaussures jolies mais confortables. Elle avait aussi une alliance à la main gauche.

— Celle à droite est très certainement maman, observai-je. Ce qui peut signifier qu'elle est gentille avec les enfants.

— C'est vrai, répondit Margaret. Mais il est aussi très probable que celle de gauche pense que tous les enfants sont bêtes.

— Très juste, dis-je – et nous nous dirigeâmes vers la file de gauche.

Lors d'une séance de formation du FBI intitulée « Être plus rusé que son adversaire », nous avons appris que notre meilleur atout, c'était qu'on nous sous-estime.

— Lorsqu'elle nous demande nos invitations, on lui répond que nos mères sont déjà à l'intérieur.

— Si nos mères sont déjà à l'intérieur, pourquoi sommes-nous dehors ? demandai-je.

— C'est là que la bêtise intervient.

Soudain, elle adopta le ton haut perché et caricatural de ces collégiennes idiotes dont les phrases ne finissent jamais :

— Je voulais envoyer un SMS à ma copine Maddie à propos de la fête mais je n'avais pas de signal alors je me suis baladée pour essayer de capter mais c'était de pire en pire et donc j'ai franchi une porte et me suis retrouvée enfermée dehors sans faire exprès. OMG !, si ma mère l'apprend, elle va me tuer.

— Les gens pensent vraiment que les enfants parlent comme ça ? demandai-je.

— J'y compte bien, dit Margaret.

— Et moi, pourquoi je suis dehors si c'était toi au téléphone ?

— Tu es mon meilleur ami. Tu ne me lâches pas d’une semelle.

— Donc on est tous les deux débiles.

— À moins que tu n’aies une meilleure idée ?

Je soupirai lentement.

— Malheureusement, non.

Nous avons parcouru à peu près la moitié du chemin, lorsqu’elle prit conscience d’un éventuel problème.

— Oh oh.

— Quoi ? demandai-je, nerveux.

— Elle va certainement exiger un nom d’invité. Vite, un peu de GRATIN.

Le GRATIN, c’est le Guide de Recherche et Analyse de Tout Indice Négligeable. C’est la méthode que nous appliquions pour analyser les gens et les situations et résoudre nos enquêtes. L’idée, c’est de se concentrer sur les détails et de les accumuler afin de découvrir des informations cachées. À cet instant, nous avons besoin de deux « mères » potentielles qui étaient déjà présentes au gala.

— Je m’en occupe, déclarai-je.

Je pris mon téléphone et commençai mes recherches.

— Qu’est-ce que tu fais ? demanda Margaret.

— Je cherche sur les réseaux sociaux des photos avec ce tag-là, expliquai-je en désignant la banderole au-dessus de nous sur laquelle était écrit « #leslivresrienqueleslivres ».

— Oh, mais c'est génial, dit-elle en m'imitant.

Bien que la fête n'ait commencé qu'une heure auparavant, il y avait déjà des dizaines de photos de gens à l'intérieur qui s'amusaient.

— Trouves-en une postée par quelqu'un avec un nom de famille peu commun, suggèrai-je. On aura plus de chance d'être cru. Et essaye de savoir aussi où elle travaille, au cas où on nous pose la question.

Lorsque ce fut notre tour de passer, nous étions au taquet. La performance de Margaret fut tout à fait convaincante et, sans sourciller, je me fis passer pour le fils d'une éditrice appelée Mara Anastas. Je l'épelai même, afin que la femme à l'accueil puisse trouver son nom sur sa tablette.

— Tu vois ? lança Margaret alors que nous entrions. Allure et confiance.

OBJECTIF 2 :

PÉNÉTRER DANS LA ZONE À ACCÈS RESTREINT DE LA BIBLIOTHÈQUE SANS SE FAIRE PRENDRE

Le grand hall avait beaucoup changé depuis la dernière fois que nous étions venus. Des spots de toutes les couleurs créaient une ambiance festive et les murs étaient décorés avec des posters géants de couvertures de livres célèbres. Les gens

déambulaient et discutaient pendant qu'un quartet de jazz jouait sur la scène.

Un serveur passa devant nous avec un plateau de petits fours qui attirèrent l'attention de Margaret.

— Oh, ça a l'air trop bon, ça, dit-elle.

— On est en mission, rappelai-je. On n'est pas ici pour manger.

Elle m'adressa son sourire en coin typique.

— Il ne s'agit pas de manger, mais de se fondre dans le décor afin d'accomplir notre mission. Et puis tu ne voudrais pas que je fasse une crise d'hypoglycémie, si ?

Elle partit à la recherche du serveur et j'observai la salle. Maintenant que nous étions à l'intérieur, nous avons besoin de trouver la salle informatique. La Bibliothèque disposait d'un système d'enregistrement automatique détaillé de ses zones sensibles. Nous pensions que si nous y accédions, nous pourrions prouver l'innocence de Marcus.

Margaret revint avec une assiette sur laquelle se trouvaient deux petites brochettes de bœuf.

— Le serveur m'a dit qu'on appelait ça *bulgogi* et que c'était délicieux, dit-elle en en enfournant une dans sa bouche. Je crois que c'est coréen.

— C'est pour moi, ça ? demandai-je en désignant l'autre brochette.

— Je croyais que tu n'étais pas là pour manger.

— J'ai peur de faire une crise d'hypoglycémie.

Elle me tendit la deuxième brochette à contrecœur et je me dépêchai de l'attraper avant qu'elle ne change d'avis. En effet, c'était délicieux.

— Tu as raison, dis-je tout en mâchant. Il faut qu'on le retrouve. J'en veux encore.

— Oh non, non, non, lança-t-elle. Ça ne va pas du tout.

— Mais si, c'est super bon.

— Pas la brochette, répondit-elle. Lui.

Elle désigna quelqu'un par-dessus mon épaule et je me retournai. Un de nos suspects se trouvait à cinq mètres de nous. Il s'agissait d'Alistair Toombs, le directeur du département des livres rares et anciens de la Bibliothèque. Heureusement, il nous tournait le dos. Nous avions eu affaire à lui au cours de notre enquête et ne pouvions pas prendre le risque qu'il nous voie.

Nous nous faufilâmes de l'autre côté de la salle et tentâmes de disparaître parmi la foule.

— Il faut qu'on trouve cette salle des serveurs informatiques, dis-je tout en étudiant le plan du bâtiment dans l'espoir d'en déduire son emplacement. C'est une pièce qui doit être à température ambiante et stable, donc qui ne dispose en principe pas d'un mur extérieur, que l'humidité pourrait traverser. Elle

n'est sans doute pas non plus au dernier sous-sol, au cas où il y aurait des inondations. Et pour ce qui est de l'électricité...

— Désolée d'interrompre ton petit moment Sherlock, dit Margaret. Mais je pense que ça ira plus vite si on suit ce monsieur.

À côté de la scène, un technicien informatique était penché au-dessus des consoles audio et éclairage. Il semblait tout juste sorti de la fac. Dès qu'il eut terminé, il ramassa ses affaires et partit.

— Changement de programme, dis-je. On le suit.

Le type traversa le hall puis pénétra dans un ascenseur réservé au personnel. Lorsque les portes se refermèrent, nous nous précipitâmes pour voir où il allait.

— Au - 2, énonça Margaret. Enfin, on progresse.

— Peut-être, mais on ne va pas progresser avec cet ascenseur. En tout cas, pas sans une carte d'accès.

Le bouton d'appel était relié à un lecteur de carte.

— Pas grave, dit-elle. On va attendre ici que quelqu'un remonte et sorte. Et avant que les portes ne se referment, on se faufile à l'intérieur.

C'était une bonne idée. Du moins jusqu'à ce qu'Alistair Toombs nous voie. Nous n'avions pas pu suivre l'informaticien et rester incognito, et Toombs nous avait reconnus. Il semblait fâché et se dirigeait vers nous.

Heureusement, au même moment, l'ascenseur carillonna et les portes s'ouvrirent. Nous dûmes cependant attendre qu'un homme poussant un diable chargé à ras bord sorte et nous l'aidâmes en soulevant les roues, mais le temps qu'il s'en aille, Toombs nous avait presque rejoints. Dans un élan de panique, nous bondîmes dans l'ascenseur et appuyâmes sur tous les boutons aussi vite que possible.

— Attendez un instant ! lança Toombs alors que les portes se refermaient enfin.

— Il va prendre l'ascenseur suivant, dit Margaret. Ça ne nous laisse pas beaucoup d'avance.

Lorsque les portes se rouvrirent, nous nous ruâmes dans le couloir. Nous ne voulions pas courir, pour ne pas attirer l'attention, mais nous marchions vite.

— Qu'est-ce qu'on cherche ? demanda Margaret.

— Un endroit où se cacher, répondis-je.

Ici, le temps avait laissé des marques visibles. En cent vingt ans, le bâtiment avait été rénové tellement de fois que les couloirs étaient labyrinthiques et complexes. Ce qui avait un avantage : Alistair aurait du mal à nous trouver. L'inconvénient, c'était que nous risquions de nous perdre complètement.

Lorsque le ding de l'ascenseur retentit, nous pressâmes le pas. Sans réfléchir, nous empruntâmes couloir après couloir jusqu'à atteindre un mur. Derrière nous, le bruit des pas d'Alistair

se rapprochait. Nous avions le choix entre trois portes. Dont une, miracle, sur laquelle était écrit « Informatique ».

Margaret et moi échangeâmes un regard soulagé. La chance nous souriait.

— Mieux vaut être chanceux qu'intelligent, murmura-t-elle.

Nous nous fauflâmes dans la pièce sombre aussi discrètement que possible et fermâmes la porte derrière nous. De peur qu'Alistair n'aperçoive un éventuel rai de lumière, nous évitâmes d'allumer.

Il se rapprochait.

Plus effrayant encore, il tentait d'ouvrir chacune des portes du couloir. La plupart étaient fermées et nous entendions les poignées grincer.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demandai-je.

Près de la porte se trouvait un petit boîtier électronique avec un clavier et un bouton rouge lumineux sur lequel était écrit « Fermeture ».

J'appuyai dessus. Un bruit de serrure qui se verrouille retentit.

Je serrai les dents, espérant qu'Alistair n'ait rien entendu.

Nous restâmes silencieux dans le noir. Sous la porte, nous vîmes une ombre se répandre, certainement une paire de chaussures. De l'autre côté, Toombs tourna la poignée, mais celle-ci ne céda pas. Il fit une deuxième tentative, mais le résultat fut le même. Enfin, il s'éloigna.

Nous demeurâmes immobiles encore deux bonnes minutes. Le seul son qui me parvenait était celui de la respiration lente et mesurée de Margaret.

— Tu crois qu'on peut allumer la lumière ? demanda-t-elle.

— Oui, hasardai-je.

Je trouvai l'interrupteur. Les lumières s'allumèrent et mes yeux durent s'adapter à l'éclairage. Je me rendis alors compte que la chance ne nous avait pas vraiment souri. Nous n'étions pas dans une salle informatique. Nous étions dans une pièce remplie d'ouvrages sur les ordinateurs. Après tout, nous étions dans la plus grande bibliothèque du monde. Il y avait des livres partout.

— Peut-être qu'il vaut mieux être intelligent que chanceux, plaisantai-je.

— Pas grave, répondit Margaret. Au moins, il ne nous a pas attrapés.

— Tu penses qu'on devrait repartir à la recherche des serveurs ?

Margaret secoua la tête.

— Non. Il va continuer de nous traquer. Ou, pire, il va alerter la sécurité. Je pense qu'il faut qu'on sorte d'ici le plus vite possible. On ne pourra pas aider Marcus si on se fait arrêter.

— Très juste.

Nous patientâmes encore une minute afin d'être sûrs qu'il était parti, puis j'ouvris la porte.

Ou du moins je posai la main sur la poignée et tournai, mais il ne se passa rien.

— Arrête tes blagues. C'est pas drôle.

— Ce n'est pas une blague, déclarai-je. C'est fermé.

— Évidemment, dit-elle en secouant la tête. On l'a fermée.

Elle s'approcha du clavier et appuya sur un bouton vert sur lequel était écrit « Ouverture ». Mais il ne se passa toujours rien. Elle réessaya. Même résultat. Je m'acharnai sur la poignée. Sans succès.

— Margaret, dis-je non sans appréhension. Je crois qu'on est pris au piège.

OBJECTIF 3 :
~~ACCÉDER AUX INFORMATIONS~~
~~DANS LA SALLE DES SERVEURS-~~
~~INFORMATIQUES~~
SORTIR DE LÀ !

Ça ne surprendra personne : nous dûmes revoir notre troisième objectif. Nous étions enfermés dans un local d'une quinzaine de mètres carrés. Il était rempli de livres sur l'histoire de

l'informatique, de manuels expliquant comment construire un ordinateur et de biographies de personnalités célèbres du monde de l'informatique. (Si seulement nous avions pu échouer dans une salle remplie de livres sur comment forcer une serrure ou s'évader de prison...)

Nous essayâmes de ne pas paniquer.

— Peut-être qu'on devrait appeler nos parents, proposa Margaret. Ils peuvent venir nous chercher.

Ce qui impliquait sans doute d'être punis à vie, mais tant pis. Elle avait raison. C'est alors que nous nous rendîmes compte qu'au sous-sol d'un énorme bâtiment en marbre rempli de bibliothèques en métal, le signal est très perturbé. Nous avons beau nous déplacer dans la pièce et agiter nos téléphones, nous ne captions rien du tout.

— Tu te souviens de la fois où on a fait semblant d'être bête au point de se retrouver enfermé à l'extérieur du bâtiment ?

— Oui ?

— Eh bien, on est vraiment bête. Ou même encore plus bête, puisqu'on a réussi à se faire enfermer à l'intérieur.

J'avais de plus en plus de mal à garder mon calme.

— On est vendredi soir, dit Margaret, qui commençait à paniquer. Et si personne ne revient avant lundi ?

De plus en plus de mal.

— Il ne faut pas penser à ça. Restons optimistes.

— Tu as raison, dit-elle, pour autant peu convaincue. On va trouver une solution.

M'inspirant de ce que j'avais vu dans les films, je tentai de forcer la serrure en glissant ma carte de collégien dans la fente entre la porte et le mur. Au bout de dix tentatives, je n'avais pas progressé du tout et ma carte était dans un piteux état.

Margaret entreprit de taper des codes sur le clavier. Elle commença par 0000, puis essaya 0001, 0002, 0003... Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

— Tu te rends compte qu'il y a des dizaines de milliers de combinaisons ?

Elle me fusilla du regard.

— C'est comme ça que tu restes optimiste ?

— Désolé, marmonnai-je, honteux, tout en m'éloignant. Continue comme ça, c'est super.

Je me mis à examiner les étagères, cherchant un ouvrage sur les boîtiers numériques et électroniques, mais je ne comprenais pas comment les livres étaient rangés.

— Margaret, tu peux venir voir ?

— Je ne suis pas vraiment disponible, dit-elle, concentrée sur son clavier.

Je pris un livre sur l'étagère et le lui apportai.

— Je ne comprends pas ça.

Elle s'arrêta et lut le titre.

— *Mythologie de l'informatique. Les légendes vivantes et les dieux de l'histoire de l'informatique.* Eh bien ?

— Ce n'est pas le titre qui me perturbe, c'est le numéro.

— QA76.16.W69

— Exactement, répondis-je. Je n'ai jamais vu un numéro de classification pareil. Ça ne devrait pas être 791.43 ou un truc dans le genre ?

Saisissant mon trouble, Margaret me sourit.

— Oui, c'est ce qu'on pourrait croire. Et en effet, la plupart des bibliothèques se servent de la classification décimale de Dewey. Mais la Bibliothèque du Congrès a son propre système de classification. On a appris ça en cours l'année dernière.

— Mais pourquoi ? C'est tellement perturbant.

— Je crois que la bibliothécaire du Congrès est en haut, au gala, répondit-elle. Dès que j'ai trouvé le code de la porte, on ira lui demander.

J'observai le livre. Dans ma tête, les pièces du puzzle commençaient à s'assembler. Je dus avoir l'air perdu dans mes pensées, car Margaret posa sa main sur mon épaule.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Donne-moi ton téléphone, dis-je d'un ton urgent.

— Ça m'étonnerait qu'on ait tout à coup un signal.

— Je ne veux pas téléphoner. Je veux voir tes photos.

Elle me le tendit et je fis rapidement défiler toutes les photos qu'elle avait prises pendant l'enquête – les couleurs formaient comme une tache floue. J'en cherchai deux en particulier et lorsque je les trouvai, je les examinai longtemps, alternant entre l'une et l'autre jusqu'à être sûr d'avoir raison. Et bien que sûr d'avoir raison, je ne savais pas encore bien ce que cela signifiait.

Je fermai les yeux et les différents éléments de l'enquête défilèrent dans mon cerveau. FBI, CIA, NSA, espions russes, Bibliothèque du Congrès, Albert Einstein, Alistair Toombs et... des livres. Cette enquête débordait de livres. Des livres rares. Des livres scientifiques. Des livres pour enfants. Des anthologies des œuvres complètes de Shakespeare. Un livre appartenant à Thomas Jefferson. Et à présent, *Mythologie de l'informatique*. Peut-être que le hashtag de la soirée indiquait la direction à suivre. Peut-être devais-je en effet me concentrer sur « les livres, rien que les livres ». Je me souvins de ma mère me disant : « Peu importe ce que tu cherches, tu trouveras toujours la réponse à la bibliothèque. Les secrets du monde sont cachés dans les livres. Il suffit de savoir où regarder. »

C'est alors que tout disparut et que la réponse surgit clairement devant moi. J'ouvris les yeux et dévisageai Margaret.

— Il faut qu'on sorte d'ici ! m'exclamai-je.

— Oui, je suis au courant. C'est pour ça que je m'acharne avec des dizaines de milliers de combinaisons.

— Non, je veux dire, il faut qu'on sorte d'ici parce que je crois que j'ai résolu l'enquête.

— Vraiment ? Comment ?

— C'est compliqué, répondis-je. Mais la première chose à comprendre, c'est que *Mythologie de l'informatique* change complètement la donne.